

ordonnance décrite par les astrologues, les pérates l'expriment allégoriquement : le centre, dans leur typologie, est Dieu, la monade, le Seigneur de toute la génération ; la déclinaison est gauche ; l'ascension est droite. Quand donc le lecteur de leurs écrits tombe sur l'expression « puissance droite » ou « gauche », il doit se rapporter au centre, à la déclinaison et à l'ascension. Il verra ainsi clairement que toute leur doctrine correspond à l'art astrologique.



[16] Ils s'appellent eux-mêmes « pérates » (Περάτας). Ils estiment en effet qu'aucun des êtres soumis à la naissance ne peut échapper au destin imposé aux êtres engendrés depuis leur naissance (car, comme l'enseigne la sibylle, si un être est engendré, il est aussi absolument périssable), à l'exception de nous, disent-ils, qui connaissons la nécessité de la naissance<sup>358</sup>, qui avons été exactement instruits des voies par lesquelles l'homme est entré dans le monde, et qui sommes seuls capables de traverser (περᾶσαι) la corruption<sup>359</sup>.

La corruption, c'est l'eau ; rien n'a corrompu le monde plus vite que l'eau. L'eau est ce « qui a entouré d'une sphère », selon *Les Préposés aux villes*, c'est « Cronos », c'est une « puissance de la couleur de l'eau »<sup>360</sup>. Cette puissance, c'est-à-dire Cronos, aucun de ceux qui sont soumis à la naissance n'est capable d'y échapper. Car tout être engendré est soumis à la corruption, et Cronos en est la cause et le préposé ; aucune naissance ne pourrait se produire sans que Cronos y fasse obstacle. Les poètes parlent eux aussi de cette eau qui épouvante même les dieux :

J'en atteste ici la terre, le large ciel d'au-dessus, et l'eau débordante du Styx, ce qui est le serment le plus grand et le plus terrifiant pour les dieux bienheureux<sup>361</sup>.

Non seulement les poètes la citent, mais aussi les plus sages des Grecs, dont Héraclite :

358. Ou : « de l'horoscope de naissance », en grec : τῆς γενέσεως.

359. La *Septante* traduit par עַבְרֵי צְהַתָּאָרַבּ (ibri), « hébreu », de la racine עִבַר (abor), « traverser ». « Abraham l'Hébreu » est l'homme « venu d'au-delà (מעבר, meeber) du fleuve » (Rachi, *Commentaire sur la Genèse*, 14, 13).

360. Cf. *supra*, pp. 140 et 141.

361. Homère, *Iliade*, xv, 36 à 38 et *Odyssée*, v, 184 à 186. L'adjectif δεινότητος, « le plus terrifiant », est précisément appliqué à Cronos par Hésiode, *Théogonie*, 138, cf. *supra*, p. 33.

Pour les esprits, l'eau devient une mort<sup>362</sup>.

Cette mort-là s'empare des Égyptiens avec leurs chars dans la mer Rouge. Car tous les ignorants sont des Égyptiens. Voilà, disent les pérates, ce que signifie sortir d'Égypte : sortir du corps, car le corps est pour eux l'Égypte ; traverser (περᾶσαι) la mer Rouge : traverser l'eau de la corruption, qui est Cronos ; arriver au-delà de (πέραν) la mer Rouge : au-delà de la genèse ; entrer dans le désert : arriver en dehors de la genèse, là où sont à la fois tous les dieux de la perdition et le Dieu du salut.



Les dieux de la perdition, ce sont les astres, qui imposent à ceux qui naissent la nécessité de la naissance changeante. Moïse les appela « serpents du désert » : ils mordent et font périr ceux qui supposent avoir traversé (πεπερακέναι) la mer Rouge<sup>363</sup>.

Aux fils d'Israël mordus dans le désert, Moïse montra le véritable, le parfait serpent. Ceux qui croyaient en lui n'étaient plus mordus dans le désert, à savoir : par les puissances. Personne n'est capable de sauver et tirer du danger ceux qui sortent de la terre d'Égypte, c'est-à-dire du corps et de ce monde, si ce n'est seulement le serpent parfait, rempli des remplis. Celui qui espère en lui n'est pas tué par les serpents du désert, c'est-à-dire par les dieux de la naissance, comme c'est écrit dans le livre de Moïse<sup>364</sup>.

Ce serpent est la puissance qui accompagnait Moïse, le bâton changé en serpent. Les serpents des mages égyptiens, c'est-à-dire les dieux de la perdition, tentaient de résister à la puissance de Moïse, mais le bâton de Moïse les soumit et les tua tous<sup>365</sup>.

Ce serpent universel (καθολικός) est la sage parole d'Ève<sup>366</sup>.

C'est le mystère d'Éden.

C'est le fleuve qui sort d'Éden<sup>367</sup>.

C'est le signe placé sur Caïn, afin que quiconque le trouve ne le tue point<sup>368</sup>.

---

362. On peut traduire aussi : « Devenir eau, c'est la mort pour les esprits ».

363. Cf. *Nombres*, 21, 4 et ss.

364. Cf. *ibid.*, 8 et 9 ; *Jean*, 3, 15.

365. Cf. *Exode*, 4, 2 et 3 ; 7, 8 et ss.

366. Allusion sans doute à *Genèse*, 3, 1 et ss., où le serpent et Ève dialoguent.

367. Cf. *ibid.*, 2, 8 et ss.

368. Cf. *ibid.*, 4, 15.

C'est Caïn dont le sacrifice ne fut pas reçu du dieu de ce monde-ci, qui agréa par contre le sacrifice sanglant d'Abel ; car le maître de ce monde aime le sang<sup>369</sup>.

C'est celui qui aux derniers jours, au temps d'Hérode, apparut sous forme humaine et se fit à l'image de Joseph vendu de la main de ses frères, le seul à avoir un vêtement de couleurs variées<sup>370</sup>.

C'est celui qui se fit à l'image d'Ésaü dont la robe fut bénie en son absence même<sup>371</sup> ; qui ne reçut pas la bénédiction dont la vue est faible, mais qui s'enrichit du dehors, n'ayant rien reçu de celui dont la vue est faible<sup>372</sup> ; dont Jacob vit le visage « comme un homme verrait le visage de Dieu »<sup>373</sup>.

À son sujet il est écrit :

Comme Nemrod, le géant chasseur devant le Seigneur<sup>374</sup>.

Il a de nombreux contrefacteurs, autant qu'il y avait de serpents mordant les fils d'Israël dans le désert, dont ce serpent parfait dressé par Moïse sauva ceux qui en étaient mordus. C'est le sens du verset :

De la manière dont Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le fils de l'homme soit élevé<sup>375</sup>.

À son image fut fait le serpent d'airain que Moïse dressa dans le désert.

La ressemblance de lui seul est dans le ciel partout clairement visible<sup>376</sup>.

Il est le grand principe (ἀρχή) au sujet duquel il est écrit, et c'est de lui qu'on parle :

Au commencement (ἀρχή) était le Verbe (λόγος), et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Celui-ci était au commencement (ἀρχή)

---

369. Cf. *ibid.*, 4, 3 à 5.

370. Cf. *ibid.*, 37, 3, ainsi que 23 et ss.

371. Cf. *ibid.*, 27, 15 et 27.

372. Cf. *ibid.*, 27, 1 et ss..

373. *Genèse*, 33, 10.

374. *Ibid.*, 10, 9.

375. *Jean*, 3, 14.

376. Allusion à la constellation du Dragon (et non, comme l'écrit Siouville, à celle du Serpent), cf. *infra*, p. 151. À noter que le texte emploie ici le mot ὁμοίωμα, « ressemblance », après avoir utilisé plusieurs fois le terme εἰκών, « image » : c'est une allusion, croyons-nous, à *Genèse*, 1, 26 (*Septante*). « Clairement visible », en grec : φωτὶ ὁρώμενον ; on peut traduire aussi : « visible à l'homme ».

auprès de Dieu. Tout fut fait par lui, et sans lui rien ne fut fait. Ce qui a été fait en lui est la vie<sup>377</sup>.

Car en lui a été faite Ève, et Ève est la vie<sup>378</sup>. Cette Ève est la « mère de tous les vivants »<sup>379</sup>, c'est-à-dire la nature commune des dieux, anges, immortels, mortels, êtres doués de parole, privés de parole. Car s'il dit « de tous », il veut dire « de tous » !

Si quelqu'un a « les yeux (ὄφθαλμοί) bienheureux »<sup>380</sup>, il verra (ὄψεται), en levant le regard vers le ciel, la belle image du serpent (ὄφεως) tournant dans le grand commencement (ἀρχή) du ciel et devenant le principe (ἀρχήν) de tout mouvement pour tous les êtres qui naissent<sup>381</sup>. Il saura alors que sans lui, rien n'a été constitué, ni parmi les êtres célestes, ni parmi les terrestres, ni parmi les souterrains : ni nuit, ni Lune, ni fruits, ni naissance, ni richesse, ni voyage ; bref, aucun des êtres n'existe sans que celui-là le signifie.

À lui s'appliquent les mots « grande merveille », visible dans le ciel pour ceux qui sont capables de voir<sup>382</sup>. Car à l'extrémité même de sa tête – chose incroyable entre toutes pour les ignorants – « le couchant et l'orient se mélangent »<sup>383</sup>. Il s'agit de ce dont l'ignorance a dit :

Dans le ciel se roule la grande merveille du Dragon, du monstre terrible<sup>384</sup>.

---

377. *Jean*, 1, 1 à 4.

378. Le nom חַוָּה (*havah*), « Ève », signifie « vie », cf. *Genèse*, 3, 20 (*Septante*). En araméen, « serpent » se dit חַוִּיָּה (*hiviah*). Les deux mots peuvent être rapprochés du verbe חַוָּה (*haveh*), « déclarer », « dire ».

379. *Genèse*, 3, 20.

380. *Matthieu*, 13, 16 ; *Luc*, 10, 23.

381. « Dans le grand commencement du ciel », cf. *supra*, p. 83 : « On suppose le Dragon, ou serpent, rangé au pôle nord où, depuis le point le plus élevé du pôle, il regarde tout ». L'auteur fait allusion à l'étymologie traditionnelle de ὄφις, « serpent », cf. *Etymologicon magnum*, 644, 6 et ss. : « ὄφις vient de ὄπτω, “voir”, car c'est un être doué de vue (ὀπτικόν) : en dormant, il garde les yeux (ὠπας) ouverts ». Il en est d'ailleurs de même pour le mot δράκων, « dragon », cf. *ibid.*, 286, 7 et ss. : « Δράκων vient de δέρκω, “voir”, car l'animal a la vue perçante (ὄξυδερκής), l'aoriste second étant ἔδρακον ».

382. Cf. *Aratus, Phénomènes*, 46. Pour ce qui va suivre, cf. *supra*, pp. 83 et ss.

383. Cf. *Aratus, Phénomènes*, 62.

384. Cf. *ibid.*, 46 et 57.

De part et d'autre du Dragon sont rangées la Couronne et la Lyre, et à l'extrémité supérieure même de sa tête apparaît un homme pitoyable, appelé « l'Agenouillé » :

Il tient la plante du pied droit [au-dessus du milieu de la tête] du Dragon tortueux<sup>385</sup>.

Derrière le dos de l'Agenouillé se trouve le Serpent imparfait, que le Serpenteaire étroit de ses deux mains et empêche de toucher à la Couronne placée auprès du serpent parfait.



[17] Telle est la sagesse très diversifiée de la secte pératique. Il serait malaisé de la présenter en entier, tellement elle est tortueuse en raison du fait qu'elle semble composée de la science astrologique. Dans la mesure où c'était possible, nous en avons exposé brièvement toute la portée. Toutefois, pour exposer ne serait-ce qu'avec concision toute leur pensée, il est bon d'ajouter ce qui suit :

L'univers, selon eux, c'est le Père, le Fils, la matière. Chacun de ces trois renferme des puissances infinies.

Au milieu, entre la matière et le Père, siège le Fils, le Verbe, le serpent toujours se mouvant vers le Père immobile et la matière mue. Tantôt il se tourne vers le Père et accueille les puissances en sa propre personne ; puis, ayant accueilli les puissances, il se tourne vers la matière qui, étant sans qualité ni figure, reçoit de la part du Fils l'empreinte des formes (ιδέα) dont le Fils avait reçu l'empreinte de la part du Père.

Le Fils reçoit l'empreinte de la part du Père de manière ineffable, sans qu'il y ait parole ni déplacement, de même que, selon le récit mosaïque, les couleurs ont émané des baguettes placées aux abreuvoirs vers les bêtes engrossées<sup>386</sup>. C'est aussi de façon semblable que les puissances ont émané du Fils vers la matière, c'est-à-dire comme la puissance venue des baguettes a engrossé les bêtes entrées en chaleur.

---

385. Aratus, *Phénomènes*, 69 et 70. Le texte grec ne cite que le vers 70 ; nous avons ajouté entre crochets les mots qui appartiennent au vers 69.

386. Cf. *Genèse*, 30, 37 et ss. : Jacob met aux abreuvoirs des baguettes différemment pelées, tachetées et colorées, de sorte que les brebis, entrées en chaleur, conçoivent, à la vue des baguettes, des agneaux pareillement marqués.